

CHAPITRE II

Formation intellectuelle et culture des marchands

Si l'on veut bien admettre avec nous et avec L. Martines que des liens étroits se sont établis entre humanistes et marchands florentins dès la fin du Trecento et que ceux-ci fournissent à ceux-là un vaste public, il faut également supposer qu'il existe entre hommes d'affaires et nouveaux intellectuels une certaine communauté d'évidences ¹⁷⁰. Or le fondement de cette *Weltanschauung*, c'est la culture des *mercatores* en question, culture qu'il nous faut maintenant définir.

Les historiens ont déjà abondamment décrit les diverses étapes de la formation intellectuelle des marchands médiévaux. A. Saponi a fait justice des affirmations de Werner Sombart, qui prétendait que les connaissances techniques des hommes d'affaires italiens étaient très réduites et que leur désir d'apprendre était velléitaire ¹⁷¹. Plus largement, suivant l'exemple d'Henri Pirenne ¹⁷², A. Fanfani a ébauché une description de l'école marchande en Italie durant le Moyen Âge ¹⁷³. Pour notre part, nous avons dû au fil des pages insister sur le souci de l'exactitude et le sens de la clarté qui sont propres à nos *mercatores* ¹⁷⁴. Nous avons été en outre amené à évoquer la culture littéraire d'un ser Lapo Mazzei ¹⁷⁵.

Les marchands florentins acquièrent leurs connaissances techniques et littéraires sur les bancs de l'école et derrière le comptoir des *fondachi*.

Documents d'archives à l'appui, S. Debenedetti montre comment à Florence dès la fin du Duecento les écoles laïques se substituèrent

aux écoles religieuses. Vers 1260 encore, selon Davidsohn, Uguccone di Lapo Morelli fut « a teneris annis cum multa devotione cum aliis pueris Societate Beatis Virginis informatus »¹⁷⁶. Mais S. Debenedetti relève la présence d'un *Romanus doctor puerorum* dans un acte juridique du 11 septembre 1277¹⁷⁷. A partir de cette date, les documents témoignent de l'existence à Florence de maîtres laïques. En particulier, le 3 novembre 1304, une domina Clementia *doctrrix puerorum* s'engage par contrat à enseigner les premiers rudiments à un fils de marchand florentin. « Pro pretio s. 40 f. p., quos fuit confessa habuisse... ab infrascripto Lippo Casini pop. S. Laurentii, promisit... tenere, docere et instruere Andream... legere et scribere, ita quod convenienter sciat legere Psalterium, Donatum et instrumenta, et scribere, sine aliquo alio pretio »¹⁷⁸. Enfin, vers 1340, selon la célèbre statistique de Villani, « les garçons et les filles qui apprennent à lire sont de huit à dix mille. Les enfants qui apprennent l'*abbaco* et l'*algorismo* en six écoles sont aux nombres de 1 000 à 1 200 »¹⁷⁹. Durant la période qui nous intéresse, ces chiffres n'ont sans doute guère augmenté car la population a fortement baissé depuis 1348, à cause des fréquentes et terribles épidémies de peste¹⁸⁰. Mais le pourcentage, considérable pour le Moyen Âge, des enfants scolarisés par rapport au nombre total des citoyens est certainement resté le même, s'il ne s'est pas accru, comme on peut raisonnablement le supposer à cause de l'extension de la culture dans la classe bourgeoise¹⁸¹.

Le document que nous avons cité à propos de cette domina Clementia qui enseignait les jeunes Florentins, donne quelques renseignements sur les matières qu'elle avait à son programme : lecture et écriture, et sur les livres qu'elle utilisait. Le psautier et le *Donatus* sont au Moyen Âge deux livres traditionnels de l'enseignement élémentaire¹⁸². L'usage s'en maintient jusqu'au début du 15^e siècle, s'il faut en croire un *ricordo* inédit du marchand florentin Antonio di Lionardo Rustichi :

« meccccxvj. Ricordanza questo dì vj di novembre 1426 ch'io prestai ad Alesandro di Nicholò barbiere, mio chompare, j^o donadello nostro proprio pe' suo figliuolo »¹⁸³. Mieux encore : Nicolas Machiavel apprit à lire lui aussi sur l'abrégé du grammairien médiéval Donat¹⁸⁴ ! Aussi bien le *Donatello* fait-il fréquemment partie, nous le verrons, des fonds de bibliothèques marchandes¹⁸⁵. En outre, selon F. Novati, les maîtres emploient l'alphabet, qu'ils illustrent par des séries de proverbes, avant d'aborder le *Donatus*, qui est en somme le premier livre de lecture de leurs élèves¹⁸⁶.

A vouloir encore exploiter le document de 1304 déjà cité, on peut noter que les fils de marchands florentins qui vont à *botteghuzza* (à

l'école primaire)¹⁸⁷, doivent y apprendre à lire les *instrumenta*, c'est-à-dire les actes notariés. Ce détail permet de saisir le motif essentiel qui poussa les hommes d'affaires à préférer l'école laïque à l'école religieuse. Car, dans la première, l'enfant apprend à « legere et scribere licteras et rationes ita et taliter quod sit sufficiens ad standum in apotecis artificis »¹⁸⁸. En d'autres termes, il se prépare dès ses premières années d'école à sa future carrière marchande. Le calcul élémentaire tel qu'on l'enseigne dans les écoles laïques n'a plus pour fin le comput du calendrier, mais l'évaluation des recettes.

Les jeunes enfants entrent à l'école primaire entre 5 et 7 ans, selon leur situation familiale¹⁸⁹ et le désir de leurs parents. Les *Ammaestramenti degli antichi*, repris par Paolo da Certaldo¹⁹⁰, parlent de six et sept ans¹⁹¹. Cependant, si l'on en croit Giovanni di Pagolo Morelli, l'âge de la scolarisation s'abaisse vers le début du 15^e siècle. Évoquant les premières années de son fils Alberto, notre homme écrit en effet : « A quatre ans, il voulut aller à l'école, à six ans il sut le psautier, à huit ans le *Donatello* »¹⁹². Mais, nous l'avons dit, Morelli considère que son fils fut exceptionnellement doué. Aussi son témoignage ne peut-il avoir de valeur absolue. Selon un *ricordo* inédit d'Antonio Rustichi, les jeunes Florentins vont à l'école vers cinq ou six ans. Antonio envoie en effet pour la première fois en classe ses fils Lionardo et Stefano le 4 novembre 1422¹⁹⁴. Or le premier est né en 1416 et le second en 1417. Quant à Machiavel, pour le citer une fois encore, son père nous apprend qu'il s'assit pour la première fois sur les bancs de l'école primaire en mai 1476, c'est-à-dire à l'âge de 7 ans : « Ricordo come questo dì vj di detto mese Nicolò mio figliuolo cominciò andare a maestro Matteo, maestro di grammatica, sta a piè del ponte a Santa Trinità di qua, a imparare a leggere il donadello »¹⁹⁵.

Selon Paolo da Certaldo, seules les filles destinées au cloître doivent apprendre à lire et écrire. Mais, dès le milieu du 14^e siècle, sa règle ne semble plus respectée. Ginevra Niccolini note par exemple que, vers 1345, les deux marchands florentins Giovanni et Niccolao Niccolini dépensèrent cinq sous de *piccioli* pour payer les leçons de lecture et d'écriture données durant trois mois à leur pupille Tommasa par la sœur d'un maître de grammaire¹⁹⁶. Dans ses *Ricordi*, Morelli relève que sa sœur Sandra « sut toutes les choses qui conviennent à une femme de la bonne société : elle sut broder, lire et écrire »¹⁹⁷ et il dit de Bartolomea, l'aînée de Sandra, qu'elle « lisait et écrivait aussi bien que n'importe quel homme »¹⁹⁸. Dans une lettre inédite du 11 juin 1408 de Gieri Girolami, marchand florentin établi à Lucques, on relève un témoignage significatif de l'intérêt que porte un père à l'instruction de sa

filles : « Are' charo che ll'Agnola sapesse leggiere una mia lett. e s'ella arà facto quello che lle disse monna Lionarda, ell'arà apparato o aparerà. Piacemi ch'ella sia costì a chasa tua. Salutala per mia parte e dille che ssi dia buon tempo » ¹⁹⁹. En 1453 enfin, Antonio da Panzano met au couvent ses filles Mattea (née en 1440), et Alessandra, afin de leur faire donner une certaine instruction et il s'engage à verser deux florins par an à chacune des deux maîtresses chargées de cette tâche ²⁰⁰. Mieux encore peut-être, on lit dans les *Ricordanze* inédites du *mercator* florentin Doffo degli Spini qu'il engagea un maître de musique pour enseigner le chant à sa fille Simona : « mccccxviij. Matteo di Jacopo da Firenze maestro di canto che 'nsengna cantare alla mia figliuola Simona de' avere a dì v di marzo f. quattro d'oro nuovi ; ebbe da me contanti per parte di suo salaro » ²⁰¹.

Compte tenu de l'âge différent des écoliers, les années d'enseignement primaire durent de deux à quatre ans. Nicolas Machiavel — dont on n'ose pas penser qu'il put être un élève médiocre — entre le 3 janvier 1479 à l'école secondaire (*abbaco*). Il a dix ans ²⁰². Quant à Alberto Morelli, « à neuf ans il étudia le latin et apprit à lire les lettres de commerce » ²⁰³.

D'où l'on constate que l'enseignement de l'école secondaire est mixte : littéraire et technique. Les maîtres se servent des manuels traditionnels : *Distica Catonis* ²⁰⁴, *Theodolus* ²⁰⁵, *Facetus* ²⁰⁶, *Liber Aesopi* ²⁰⁷, *Grecismus* ²⁰⁸, etc. Ces livres, fréquemment cités par les marchands ²⁰⁹, que l'on retrouve dans la plupart de leurs bibliothèques ²¹⁰ et en 1421 sur les rayons d'une librairie florentine ²¹¹, restent en usage au 15^e siècle malgré les critiques des humanistes ²¹². Ils préparent à l'étude des auteurs proprement dits : Boèce ²¹³, Stace, Virgile et Dante (*Divine Comédie*) ²¹⁴ et parfois aussi Horace, Lucain, Cicéron (*De officiis*) et Aristote (*Politique* et *Éthique à Nicomaque*) ²¹⁵. Les fonds d'archives florentins nous procurent quelques exemples d'exercices littéraires proposés aux enfants à la fin du Moyen Âge : dispute de rhétorique ²¹⁶ et composition en latin ²¹⁷.

Les problèmes posés par les maîtres d'abaque pour l'apprentissage du calcul sont également représentés par un document du fonds *mediceo avanti il principato* des archives d'État de Florence ²¹⁸. L'enseignement « scientifique » du deuxième degré comporte l'étude de l'arithmétique (*algorismo*) et de la comptabilité (*abbaco*) ainsi que de la géométrie élémentaire. Le manuel en usage à Florence est celui de Paolo Dagomari da Prato ²¹⁹. S'y ajoutent des guides pratiques de commerce, dont on retrouve plusieurs exemplaires dans les inventaires des *fondachi*. Livres de mathématiques et *libri di mercatura* deviennent de plus en

plus concrets. Entre 1250 et 1450, les seconds exposent toujours davantage des problèmes d'économie financière, de change, de transports de marchandises ²²⁰. Corrélativement, les livres d'abaque ne sont plus rédigés en latin mais en florentin et délaissent les questions de mathématiques théoriques au profit des leçons de comptabilité commerciale ²²¹. L'aboutissement de cette évolution est comme défini par l'introduction d'un manuel de calcul datant de 1492 : « Considerato quanto sia utile, anzi necessaria la scientia arithmetica al comertio humano : et maxime a quegli che exercitano la mercatura : di che la ciptà Fiorentina senza controversia fra l'altre tiene il principato : e veduto la grata e celebre audientia de gli studiosi adolescenti fiorentini... conosciuto adunque la teorica esser parte di Philosophia : lasceremo la speculatione dessa a philosophanti et della pratica volendo qualche parte per utilitate degli artisti e mercanti descrivere procederemo con exempli di monete, pesi e misure fiorentine » ²²².

Les pères de famille suivent de très près les études de leurs fils. Les conseils prodigués par Leon Battista Alberti dans la *Famiglia* s'adressent à des lecteurs convaincus d'avance ²²³. En effet, certains *ricordi* inédits d'Antonio Rustichi montrent comment ce marchand florentin cherche avec acharnement la meilleure école pour ses fils. Il les envoie tour à tour à l'école religieuse et à l'école laïque (publique et privée) et il fait également appel durant quelques jours aux services d'un précepteur :

« Ricordanza questo dì 4 di novembre 1422 ch'io ne mandai Lionardo e Stefano mie' figliuoli alla botteghuzza a 'mparare la tavola cho' nome di Dio, cioè alla bottega di Bernardo Zoppo, istà da Sa' Iachopo tra lle fosse » ²²⁴. « Di poi ne gli levai e posigli a legere la detta tavola chon ser Gherardo prete nella Badia di Firenze e anchora di poi ne gli levai da detto ser Gherardo a dì j^o d'aghosto 1423 e teni loro i' maestro in chasa, il quale maestro à nome Girolamo da Saminiato del Tedesco, come apare inanzi a c. 35 » ²²⁵.

« Ricordanza questo dì 21 d'aghosto 1423 che chon nome di Dio venne a stare mecho in chasa per ripetitore de' mie' fanciulli Girolamo di *** da Saminiato del Tedesco, al quale non debbo dare niente di salaro né chalzare né vestire, ma solo dare le spese e chosì fumo d'achordo ».

« E poi a dì di[eci] di settembre 1423 si partì da mme i' detto Girolamo che disse volere andare a Pisa a studiare. D'achordo » ²²⁶.

« mccccxxvj. Richordanza che insino del mese di novembre 1423, io ne mandai a legiere alla schuola d'Orsanmichele Stefano e Mara-

bottino ed egli à j^o ripetitore che insegniasse loro, ch'à nome Francescho, il quale istà in detta schuola. E di poi nel mese di magio 1424 vi mandai a legiere Rinieri » ²²⁷.

« Di poi del detto anno il detto Francescho si partì di detta ischuola e rimasomi i detti mie' fanciulli, che di poi a di j^o di novembre 1427 gli ridiedi in detta schuola a j^o maestro ch'à nome Sandro, che insegniasse loro » ²²⁸.

« E poi a di j^o di novembre 1428 ne gli levai perché nonne insegnava loro bene e riposigli a legiere chon ser Nicholò sta in chiasso di Terra » ²²⁹.

Cet ensemble de documents semble montrer que le niveau pédagogique des maîtres primaires florentins laisse parfois à désirer. Ce n'est pas par caprice qu'Antonio change ses fils d'école, mais c'est que l'enseignement ne lui en semble pas toujours suffisant. Quant à l'usage du précepteur, un étudiant pauvre, il apparaît seulement comme un expédient, peu coûteux certes, mais, pour cette raison même, très éphémère.

Par contre, les maîtres d'*abbaco* semblent beaucoup plus appréciés par les marchands florentins que leurs collègues de l'enseignement primaire. Selon B. Cecchetti, les professeurs de mathématiques appliquées étaient particulièrement nombreux à Florence et ils étaient si renommés que les Vénitiens faisaient souvent appel à eux ²³⁰. P. Barsanti relève deux déclarations du conseil général de Lucques datées de 1382 et 1386, déclarations dans lesquelles les magistrats insistent sur l'importance d'un bon enseignement secondaire technique : « Cum in civitate Lucana maxime per cives mercantiis indulgeatur... quod quidem male fieri potest nisi arismetria et ambaca mediante » ; « ... magister arismetria qui pueros doceat uti in mercationibus inde sint et subtiliores et cautiores » ²³¹. Lapo Mazzei n'apporte pas un témoignage moins intéressant sur l'importance que les marchands florentins accordent à l'enseignement scientifique secondaire. Car il écrit à plusieurs reprises à Datini afin de lui demander que son fils Piero, entré en apprentissage dans le *fondaco* de Florence, puisse continuer à suivre l'enseignement d'un *abbachista* : « Se ora si leva dall'abaco, non ci va mese che tutto arà dimenticato ; perché è in quella materia, che se non vi si assoda su, perde tutto... Almeno dopo nona gli verrebbe andare all'abbaco, e scrivere un poco. E son certo che, pensando farmi bene, areste per male glen' avvenisse meno che bene, cioè che fosse ignorante » ²³². Enfin, le prestige du professeur d'*abbaco* auprès des marchands florentins apparaît encore grandi par un *ricordo* inédit de Paolo de' Sasseti, qui montre comment les *mercatores* font appel à un professeur de mathématiques commerciales pour vérifier la surface d'un champ. Le *maestro*

d'abbaco apparaît ici comme un expert particulièrement important auquel on confie une tâche très délicate ²³³ : « Richordanza che a dì 8 di settembre anno 1385 si misurò i' luogo con case e con orto de' figliuoli rimasono di Federigho Sassetti, posto nella pieve di Santo Stefano in Pane, luogo detto Macina, per le mani di Michele di Gianni chiamato di monna Giera, maestro d'abacho, e trovossi pelle sue mani... senza la chasa e pezzo di terra... staiora cientocinquanta due a misura di corda » ²³⁴.

Parmi les maîtres de grammaire, les érudits ne sont pas moins nombreux. Domenico Bandini d'Arezzo, à qui Salutati adresse une lettre de remerciements pour les condoléances qu'il lui envoya lors de la mort de son fils Piero, tint longtemps une école à Florence ²³⁵. C'est là un cas exceptionnel, dira-t-on, mais une *nota di tucti li maestri di gramatica che sono in Toscana*, due à la plume d'un magistrat de Pistoie fils de notaire, Giovanni di ser Francesco, dresse la liste des professeurs de lettres qui, en Toscane, témoignent d'une vaste culture et prodiguent un enseignement de valeur. On y relève, par exemple, les noms d'un maestro Nofrio da Siena qui, à l'âge de 35 ans, « leggìe Vergilio, Lucano et tucti altori rectorica e anche lo Dante a chi volesse udirlo », et d'un Piero da Oville da Siena, âgé de 60 ans, qui est « poeta e doctorato in tre scienze, gramatica, filosofia e rectorica... è lo melgiore maestro sta in Toscana e leggerà ongni libro. E anche insengnerà rectorica » ²³⁶.

Le bilan des connaissances acquises par les fils de marchands à leur sortie des classes d'abaque est difficile à dresser avec précision, car il varie sans doute en fonction des individus et de leurs maîtres. Cependant on peut tenir pour assuré que le jeune *mercator* sait parfaitement écrire. À dire vrai, la pratique de l'écriture est, aux yeux des marchands, l'une des sciences primordiales. Ainsi Datini est parfois amené à reprocher à certains de ses adjoints d'être illisibles : « Tu mi iscrivi per modo, che tra l'una mani[n]chonia e l'a[l]tra v'i[m]pazo suso. Farai bene a i[n]gengnarti di scrivere per modo ch'io possa meglio intendere » ²³⁷. Le marchand florentin Lanfredino Lanfredini critique le 10 juin 1395 la mauvaise écriture de son fils et lui conseille de se remettre à l'étude : « I' ho grande consolazione che tu sappi bene l'abaco, ma tu scrivi forte male, e sempre manca sillibe assai in le tue lettere, sì che mi sarebe di grande piacere che Giovanni ti mandasse a scrivere almen per un mese, a ciò tu affermassi meglio la mano » ²³⁸. Pareillement, Alessandra Strozzi se préoccupe de l'écriture parfois négligée de son fils. Elle écrit le 4 novembre 1448 à Filippo à propos de Matteo (né en 1436) : « E ancora non ho sollecitudine a scriverti, perché fo iscriverti a Matteo ; e sì perché s'avezzi a dettare un poco le lettere : ché, quando iscrive

adagio, e che ponga il capo a quello ha a fare, iscrive bene : e così dice Antonio Strozzi e Marco Parenti (ché ha mostro loro di quegli ch'egli scrive), che ha buona forma di lettera : ma quando iscrive ratto, diresti che non fussi di sua mano : e tal differenza è da l'una a l'altra, quanto dal bianco al nero : e no gli posso tanto dire, che voglia scrivere adagio » ²³⁹.

De l'écriture claire et élégante à l'art de s'exprimer, il n'y a sans doute qu'un pas à la fin du Moyen Age : l'une et l'autre relèvent de la même *forma mentis*. Nombreux sont d'ailleurs les marchands florentins qui possèdent des manuels de rhétorique et les consultent ou bien prêtent à leurs confrères. Dans un *ricordo* inédit d'Antonio Rustichi, on lit par exemple : « Richordanza questo dì v d'ottobre 1420, che io prestai di mio a Francescho di Matteo di Lucha, mio chogniato, quando andò podestà di Montevarchi, j^o libro d'Albertano » ²⁴⁰. De même, Mazzei pour complimenter Datini sur son art de « dictateur » lui écrit en ces termes : « Le lettere avete scritte agli amici stanno in forma che, quando il bisogno pur vi strigne, voi sareste in ciò a me miglior maestro, ch'io a voi buono discepolo. Sapete dir lieve e amorevole, quando volete, e l'Ambertano avete tutto a mente » ²⁴¹. Cet Ambertano ou Lambertano est sans nul doute le traité d'*ars dictaminis De doctrina loquendi et tacendi* d'Albertano da Brescia, qui connut une grande diffusion aux 14^e et 15^e siècles ²⁴².

S'adressant aux pères de famille, Giovanni di Pagolo Morelli leur rappelle quelles sont les connaissances que leurs enfants doivent acquérir durant les années d'école : « E' debba essere sollecito, mentre è fanciullo, apparare di leggere e scrivere e tanta grammatica ch'egli intenda secondo la lettera i dottori o carte di notaio o altro iscritto : e simile sappi parlare per lettera e scrivere una lettera di grammatica e bene composta » ²⁴³. Ailleurs dans ses *Ricordi*, notre *mercator* a une conception moins utilitaire de l'éducation. Au nombre des auteurs étudiés à l'école secondaire et donc connus des jeunes marchands florentins, il énumère Virgile, Boèce, Sénèque et Dante ²⁴⁴.

Décrivant dans son livre sur les archives Datini les connaissances techniques des *mercatores* qui sortent de l'*abbaco*, F. Melis écrit qu'elles sont très larges. Car elles vont des opérations sur les nombres simples aux calculs sur les nombres complexes et les fractions, des calculs de surface et de volume aux mathématiques financières (intérêt, escompte, amortissement en capitalisation composée, etc.) ²⁴⁵.

Forts de leur science littéraire et mathématique, les adolescents florentins peuvent suivre deux voies. Si leurs parents le désirent et si leurs capacités le leur permettent, ils entreprennent des études de droit

à Bologne ²⁴⁶ ou bien ils suivent à Florence même les cours publics ou privés des humanistes ²⁴⁷. En fait, le plus souvent, ils entrent comme apprentis dans un *fondaco*.

Selon Rustichi, dont nous avons cité maintes fois déjà les *Ricordanze*, les adolescents quittent l'école vers 14 ou 15 ans ²⁴⁸, alors qu'ils ont suivi pendant plusieurs mois le cours des *majores* ²⁴⁹ à l'*abbaco*. De même, Giovanni Lanfredini écrit à son frère à Padoue pour lui donner des nouvelles de son fils resté à Florence : « Figliolto sta a l'abaco, ed è parecchi mesi fu de la magiore e ora a giennaio lo leverone, e porollo al banco, ch'è assai buono ragioniere » ²⁵⁰.

Qu'il se passe chez des étrangers ou dans l'entreprise familiale, l'apprentissage dure sans doute plusieurs années. D'abord, le jeune marchand, qui n'est pas rétribué, s'occupe de la tenue des livres comptables et plus généralement de la *bottega*. Souvent il laisse la plume et le sablier pour le balai. Puis il prend progressivement des initiatives et s'occupe de trafics toujours plus importants. Une lettre de Stoldo di Lorenzo à Luca del Sera, facteur de Datini à Valence, fait le portrait d'un apprenti sorti depuis quelques mois de l'école d'*abbaco* : « Francesco diliberò mandarti di qua, in isschambio... e per le scritture in tuo aiuto, uno giovane abbiamo co' noi tenuto piu tempo al chonto della chassa, il quale è bene carico delle scritture, apresso bonissimo scrittore... apresso bonissimo ragioniere ; e anche oltr'a ciò sa latino, che anche viene a punto molte volte. Ma, quello di che siamo più contenti si è che noi l'abbiamo trovato leale e di bonissima condizione, chon amore alle chose della compagnia ; apresso reverente e ubidente a' suoi maggiori, quanto si dee... E quando fia da poterlo lasciare, potrai andare dove farà bisogno, per fatti di compagnia o d'amici, e lasciare lui senza ave[re] l'a[n]sia ; simile, manda lui quando ti pare bisogni : sì che chonfortatene » ²⁵¹. F. Melis ne dit pas ce que devait devenir ce jeune homme, mais l'on sait qu'Agnolo di Jacopo, qui débuta de la même façon en Espagne, devint, au bout de 12 ans, directeur de la filiale Datini de Valence et que, deux ans après cette promotion, il accéda au grade d'associé de Francesco di Marco ²⁵².

Semblablement, les *Ricordi* inédits de Paolo Sassetti permettent de reconstituer, à travers trois paragraphes, la carrière d'un jeune marchand depuis le jour où il entre comme *fattore* sans salaire fixe dans une compagnie jusqu'au moment où il devient l'associé d'une banque importante :

« Ricordanza che a dì primo di febraio anno mcccclxvj [po]nemo Bartolo di Bellezo nostro nipote co' Davanzato e Manetto Davanzati e chompagni per lo[ro] fattore senza alchun patto di suo salaro... a loro

piacimento, sì veramente che di patto il possino mandar di fuori di Firenze ove piacerà loro » ²⁵³.

« mcccclxx. Memoria e ricordanza che Bartolo di Bellozzo nostro si puose co' Michele di Giovanni di ser Lotto e compagni a dì xviii di giennaio anno mcccclxx per fior. ciento d'oro, mandandolo a Vingnione o in Fiandra come piaciesse loro » ²⁵⁴.

« Ricordanza che Bartolo di Bellozo andò a Monpuliere a dì 30 di luglio anno mcccclxxvij per la compagnia di Michele di Vanni e chompangni » ²⁵⁵.

Grâce à ces nombreux déplacements et aux multiples rencontres qu'ils entraînent, les jeunes marchands doivent accroître considérablement leurs connaissances techniques et humaines. Nous les évoquerons tout à l'heure. Il nous faut d'abord noter comment certains *fattori* déjà expérimentés reviennent à l'école pour compléter leurs connaissances et les mettre à jour. Ainsi de Simone Bellandi qui écrit dans ses *ricordi* : « Tornai da Pisa a dì 11 di diciembre 1390... e stetti a Prato sino a dì 11 d'aprile 1392... E di questo tempo, tornato Franciescho da Pistoia, istetti, da mesi due in tre, all'abaco » ²⁵⁶.

Après avoir cité ces lignes, F. Melis note que Simone démontra à Pise et à Barcelone qu'il avait retiré le plus grand profit de ce « recyclage » *ante litteram*, car ses livres comptables apparaissent dès lors parfaits. Comme nous avons eu l'occasion de le dire en passant ²⁵⁷, les *mercatores* confirmés démontrent qu'ils possèdent à fond les techniques commerciales. Ils ont atteint un haut niveau de compétence technique. Ainsi les facteurs de Datini savent calculer les prix unitaires en fonction de variables positives (prix d'achat et prix de revient) et de variables négatives (les charges). Tous les marchands avisés savent calculer les prix de revient des transports ²⁵⁸, ils connaissent les marchandises et leurs mouvements ²⁵⁹, ils savent établir un contrat d'assurances ²⁶⁰ et, plus largement, ils démontrent qu'ils possèdent des notions sur les conditions de vie des pays étrangers ²⁶¹.

Mais les détails que nous avons relevés plus haut à propos de la carrière de Bartolo di Bellozzo Sassetti, qui se rend successivement à Avignon, en Flandre et à Montpellier, laissent à penser que les marchands doivent connaître certaines langues étrangères ou bien les apprendre sur place. De fait, les bibliothèques des marchands toscans et lucquois en particulier ²⁶² — sont riches de livres écrits en français ²⁶³. Aussi bien, si les archives Datini contiennent une majorité de lettres écrites en italien, il n'y manque pas des missives rédigées en français, en anglais, en castillan et même en arabe et en hébreu. Le fait même que les originaux parviennent parfois jusqu'au siège central, semble

indiquer qu'il se trouve auprès de Datini des facteurs capables de les lui traduire.

En outre, cette correspondance fournit à ses destinataires des renseignements précis sur 32 pays. Les lettres proviennent de 16 origines différentes. Elles donnent des nouvelles de la Libye, d'Israël, de l'Iran, de l'Irak, des Indes et de la Chine²⁶⁴. En vérité, les marchands florentins de la fin du Trecento n'ignorent rien de la géographie humaine et économique.

Mieux même, ils ne négligent pas les nouvelles politiques dans la mesure où elles peuvent influencer l'évolution des cours. Ainsi, F. Melis suit pour nous la nouvelle de la prise de Damas par Tamerlan, qui, de proche en proche et par des voies variées, atteint au bout de plusieurs jours le siège central de la compagnie Datini. D'abord, les correspondants de Francesco di Marco ont des doutes. Ils pensent qu'il s'agit là d'un faux bruit destiné à faire monter les prix. Lorsque la nouvelle est confirmée, ils en analysent aussitôt les conséquences pratiques et suggèrent des mesures à court et à long terme. Seuls les marchands romains songent un instant aux répercussions chrétiennes de cette conquête²⁶⁵.

On le voit : connaissances techniques et littéraires aboutissent à une véritable formation humaine, dont l'ampleur et la profondeur sont étonnantes. Comme pourrait le dire M. Merleau-Ponty, les marchands florentins de la fin du 14^e siècle sont « présents à leur temps »²⁶⁶.

En évoquant l'« humanité » des hommes d'affaires florentins du Bas Moyen Age, nous sommes passé de la représentation de leur savoir à l'évocation indirecte de leur culture, c'est-à-dire de la somme des connaissances qu'ils ont assimilées et intégrées en quelque sorte à leur fonds personnel, à leur mentalité.

Dresser la liste des livres possédés par un individu, ce n'est pas décrire sa culture. Même à la fin du Moyen Age²⁶⁷, un livre possédé n'est pas nécessairement un livre lu. Aussi nous servirons-nous maintenant de documents et de témoignages qui prouvent une réelle acquisition des « auteurs » par nos marchands, quitte à reconstituer ensuite leur bibliothèque idéale.

Le 9 juin 1395, Francesco Datini écrit à l'un de ses *fattori*, Boninsegna di Matteo : « Chome di sopra vi dicho, io sono al tutto disposto di fare quello vi dicho : e a questo volgo attendere e niuna altra chosa fare a mio podere, salvo ch'i' de animo d'achostarmi a Dio melgl[i]o non ò fatto per lo passato, in p[i]ue modi. E per detta chagione chompero molti libri in volghare, per legierli quando mi rincrescerà i fatti della merchatantia. E per fare quello debo inverso Dio, sono tutti libri che

parlano di chose vertudiose : cioè sono tutt'i Vangeli, epistole, il detto, e la vita di tutti Santi e molte altre chose e buone » ²⁶⁸.

Au vrai, les livres « di chose vertudiose », les ouvrages religieux et mystiques sont le fonds des premières lectures marchandes. On remarque constamment dans les inventaires de biens ayant appartenu à des marchands que, si un homme d'affaires ne possède qu'un livre, c'est un missel et que, s'il ne possède que quelques livres, ce sont d'ordinaire des extraits de la Bible, des œuvres d'auteurs mystiques ou bien encore des *Vies* de saints ²⁶⁹. Ainsi Lionardo Mazzei, fabricant de cuirasses ²⁷⁰, emprunte à un ami des *Laudes* de Jacopone da Todi ²⁷¹ et Francesco Datini lit les *Épîtres* de saint Jérôme et de saint Paul ²⁷² et la *Vie de saint Thomas* ²⁷³.

Certaines autres œuvres font partie du même fonds de culture élémentaire et traditionnelle. Ce sont les chansons de gestes et les romans chevaleresques, ainsi que les nouvelles et histoires populaires. Les premières sont très souvent récitées sur les places publiques ²⁷⁴, cependant que les histoires et nouvelles, « de' Troiani, di Fiesole e di Roma » ²⁷⁵, sont racontées dans les groupes de parents et d'amis. Dans une lettre à Datini, Lapo Mazzei cite la « novella di ser Polta » comme un récit bien connu de son correspondant ²⁷⁶. S'adressant à un confrère, un marchand florentin parle de la « storia della reina d'oriente » ²⁷⁷. Pareillement, la femme d'Antonio Alberti, riche *mercator* florentin, fait allusion dans sa correspondance inédite au « cantare d'Orlando » et à une « cronica di Firenze » ²⁷⁸. A travers les correspondances marchandes du Bas Moyen Âge, Roland paraît être déjà devenu un personnage éternel de la littérature, une sorte de héros de la mythologie marchande. En effet, un *mercator* florentin établi à Ibiza écrit à propos de certains musulmans atteints d'une crise collective de folie homicide consécutive à une épidémie de peste : « Questa terra e' n'è disfata : istaè a gran perili, per mori ci àn[n]o diverse malatie : istano col[l]a candela a boca, e a[l]cuno ce n'è che pare che nimico di Dio li porti. Ed escono di casa e van[n]o per vil[l]a come erati ; e àn[n]o ta[n]ta forza e tanta balia, c'O[r]lando ne scapiterebe » ²⁷⁹. Quelques années plus tard, lorsque la culture grecque commence à pénétrer à Florence, Hector semble se substituer à Roland. Car on lit dans une lettre inédite de Paolo Strozzi en date du 5 août 1430 : « Noi finalmente franchamente e con umilissimo animo defensammo la terra e l'honor del Chomune e ser Malavolti come uno Hectore si portò » ²⁸⁰.

A partir du fonds de culture élémentaire décrit plus haut, et qui ne leur est pas propre, la majorité des marchands florentins du début du 15^e siècle accède à la connaissance des grands auteurs. Des « Tre Corone »,

Dante est sans doute le plus familièrement connu ²⁸¹. Nous le verrons : la *Divine Comédie* se retrouve dans les plus modestes bibliothèques marchandes ²⁸². Sans doute y a-t-il une sorte de continuité entre les œuvres mystiques que nous avons citées et la *Divine Comédie*. Pour les hommes d'affaires, Dante est le maître des auteurs religieux et moraux et le plus accessible d'entre eux. Les marchands ont fait de son chef-d'œuvre la chair de leur chair.

Aussi bien Bartolomeo di Michele del Corazza, marchand de vin en gros, consacre-t-il un paragraphe de son *Journal* à évoquer le succès obtenu par l'enseignement public de la *Divine Comédie* à Florence : « Addì 16 di gennajo 1428 cominciò il maestro Antonio d'Arezzo a sporre il dante in Santo Stefano a ponte, e perché era poco luogo, il disse poi in Santa Maria del Fiore » ²⁸³.

Nous l'avons vu : ser Lapo Mazzei cite plus de vingt fois la *Divine Comédie* dans la correspondance qu'il échange avec Datini ²⁸⁴. Giovanni Sercambi, Giovanni Cavalcanti et Goro Dati ne font pas moins souvent appel à la *Comédie* et démontrent qu'ils en ont une connaissance approfondie. Le conteur lucquois, dont nous avons dit qu'il copie le commentaire de Jacopo Della Lana ²⁸⁵, cite Dante à propos des rapports entre le temporel et le spirituel ²⁸⁶, des relations entre Lucques et Florence ²⁸⁷ et de l'avidité des Italiens ²⁸⁸. En somme, il allègue la *Divine Comédie* à l'appui de ses conceptions politiques et morales et se montre très sensible aux considérations économiques développées çà et là dans les trois *Cantiche*. Sa position est originale. Les Florentins Cavalcanti et Dati témoignent d'une autre conception de l'œuvre de leur compatriote : ils voient en lui un poète plus qu'un auteur. Cavalcanti le cite pour ponctuer ses récits historiques et donner libre cours à son indignation ou à sa réprobation. Les vers de Dante qu'il rapporte s'intègrent d'ailleurs assez difficilement à son langage diffus et cahotique. Ainsi l'historien de Florence peut écrire : « O Firenze, che fai tu ? dove sono le tue leggi, che tu fai con tanto sottili provvedimenti ? » ²⁸⁹. De même qu'il justifie ses options littéraires en ces termes : « Ma pensando più giorni, e leggendo ne' dolci trinari dello eccelente Dante, e vedute le vituperevoli cose di tutto il Comune... a me fu conforto recitare le abbominevoli cose dei particolari cittadini... » ²⁹⁰. Dati fait un usage assez semblable de la *Divine Comédie*, mais son habileté rhétorique est supérieure, ses transitions sont moins lourdes : signe que sa familiarité avec l'œuvre de Dante est plus grande ²⁹¹.

A dire vrai, la *Divine Comédie* a tellement pénétré la pensée et le langage des *mercatores* que certains de ses vers les plus fameux et certains de ses personnages viennent naturellement sous la plume des

hommes d'affaires. S'adressant à Datini, Mazzei parle de Calcabrina, le compagnon du pittoresque Malacoda ²⁹², comme si c'était un de leurs familiers ²⁹³. Giovanni di Jacopo Morelli, cousin de l'auteur des *Ricordi* ²⁹⁴, évoque le passage de troupes ennemies sur le *contado* florentin et s'exclame : « A dì 20 di dicembre [1436] venneno per Valdibuti a hore 6 di notte cavalli 300 et fanti 500 per torci Vicopisano, et non venendo fatto, si ritrassono presto. Levorono di Valdibuti preda di prigionii et bestiaime. *Ora incominciano le dolenti note* » ²⁹⁵. Mieux encore, Pitti transforme dans une *canzone* les propos et les vers du chant VII du *Paradis* pour proclamer sa confiance dans la Fortune et dans son propre destin ²⁹⁶ :

L'uom che è franco sano e diligente
può con l'arbitrio dato dal divino
prender quel buon cammino
che 'l mena dove cerca sua salute.

Fortuna è stata a me un sol Dio
che mi ha condotto a porto di riposo ²⁹⁷.

D'une manière plus inattendue, un *ricordo* inédit de Rustichi démontre que les hommes d'affaires du début du 15^e siècle s'intéressent aussi aux œuvres latines de Dante et plus particulièrement à ses épîtres : « Richordanza questo dì v d'ottobre 1420 ch'io prestai di mio a Francescho di Matteo di Lucha, mio chogniato, quando andò podestà di Montevarchi... j^a pistola di Dante » ²⁹⁸.

C'est donc avec raison que Bernardin de Sienne peut dire publiquement aux Florentins que Dante est leur poète ²⁹⁹. Dans un autre sermon, le prédicateur siennois met ses auditeurs en garde contre Boccace ³⁰⁰. Il démontre par là qu'il n'ignore pas le penchant — déplorable à ses yeux — qu'éprouvent les hommes d'affaires florentins pour l'auteur du *Décameron*.

Dans une série d'articles, V. Branca a montré que de 1375 à 1450, le *Décameron* n'obtient de succès que dans le milieu marchand. D'ailleurs, s'il bénéficie d'une large et rapide diffusion, c'est grâce aux *mercatores*. Une lettre de Francesco Buondelmonti à Giovanni Accaiuoli en date du 13 juillet 1360 montre comment les hommes d'affaires florentins éprouvent, dès sa « parution », la plus grande admiration pour le *Décameron*, et comment ils en recherchent avec passion des copies. Vers la même époque, un marchand anonyme fait précéder son propre manuscrit du *Cento Novelle* d'une introduction dans laquelle il loue Boccace pour l'élégante architecture de son livre, son amabilité envers les dames et sa polémique contre les mœurs du clergé ³⁰¹.

Au reste, les manuscrits du *Décameron* furent composés pour la plus grande part à la fin du 14^e et au début du 15^e siècle et plus des 2/3 appartinrent à des *mercatores* : aux Capponi³⁰², Raffacani et Del Nero³⁰³, Bonaccorsi³⁰⁴, Verazzano³⁰⁵, Fei³⁰⁶, Vitali³⁰⁷, etc., tous marchands florentins ; aux Alegretti, *mercatores* siennois³⁰⁸, aux Franceschi, arétins³⁰⁴, aux Gabrielli, vénitiens³¹⁰.

Mieux, certains hommes d'affaires ont eux-mêmes copié leur propre exemplaire du *Décameron*. C'est le cas de Giovanni d'Agnolo Capponi³¹¹, de Piero Daniello di Piero Fei³¹², de Lodovico di Jacopo Tommasini³¹³, et bien d'autres.

Tous ces hommes, qui lisent et copient le *Cento Novelle*, le manient avec une grande familiarité. Ils n'éprouvent pas les sentiments de froid respect que l'on a en face d'œuvres littéraires senties comme admirables certes, mais étrangères. En fonction de leurs goûts et de leurs préoccupations, ils ajoutent aux *Cent Nouvelles* d'autres contes tirés du *Trecento-nouvelle* ou du *Pecorone*³¹⁴. Pour des motifs de raison de commerce, ils modifient certains récits. Sur les marges des exemplaires en leur possession ils inscrivent des comptes, des *ricordi* de locations ou de prêts³¹⁵.

Bref, le *Décameron* est leur livre de chevet. Et l'aspect de certains manuscrits s'en ressent : papier, reliure, écriture sont marchands. Les initiales sont à peine ornées, les illustrations sont de goût « populaire »³¹⁶.

Nous ne saurions mieux dire que V. Branca. Notre propos ne peut viser qu'à compléter ses découvertes. Ainsi, dans un *ricordo* inédit, nous avons trouvé une preuve supplémentaire que le *Cento Novelle* a intimement pénétré la culture des hommes d'affaires florentins. En 1424, Doffo degli Spini écrit en effet : « Ricordanza che questo dì x di luglio prestai a Mariotto di *** da Volterra... il mio libro delle Cento Novelle, che mandai a Volterra... perché lo copiasse. Riebbi a Sa' Miniato il detto libro delle Cento Novelle »³¹⁷.

Si V. Branca a clairement montré l'attrait qu'exerça le *Décameron* sur la mentalité bourgeoise du Bas Moyen Âge, il n'a pas autant insisté sur le succès obtenu par certaines autres œuvres de Boccace auprès des marchands de la cité du florin. Certes le *De casibus* et le *De genealogiis* furent surtout appréciés par les intellectuels³¹⁸. Mais deux témoignages inédits prouvent que le *Corbaccio* et le *Filocolo* furent lus et recherchés même parmi les *mercatores*.

Entre deux pages du registre de Paolo de' Sassetti, on relève un bulletin d'envoi de marchandises diverses, dont le *Corbaccio*³¹⁹, à Bartolo di Bellozzo. Cet envoi est d'ailleurs confirmé par un *ricordo* du même registre :

« Mandamo a Monpulieri per le mani di Giovanni di Stefano del Migliore, fattore di Michele di Vanni di ser Lotto e compagni, di *** di luglio anno mcccxxxj l'onfraseritte cose, cioè :

... j libro chiamato Corbaccio in bambagia coverto d'assi » ³²⁰.

Quant au *Filocolo*, il paraît être l'objet d'un grand intérêt de la part de certains hommes d'affaires toscans. Car le pisan Antonio di Checo Rosso écrit en ces termes à Marco di Goro Strozzi, le 8 janvier 1422 :

« Il *Filocolo*, il quale ebbi dalla benedetta anima di Nicholò, a cui Dio abbi facto compita misericordia, mi sarebbe istato caro ll'averlo tenuto alquanto più, ma poi che voi mi scrivete che Piero Pecori lo vuole et favene grandissima fretta, ve lo mandarò prestissimamente e se non fusse per rispetto del tempo vel mandarei ora a questa volta » ³²¹.

Que la culture des hommes d'affaires florentins du début du Quattrocento soit intimement marquée par le *Décameron*, nous en voulons pour preuve certains passages des *Ricordi* de Morelli. Nous avons déjà commenté et illustré la description du Mugello, qui est profondément influencée par les peintures de la Vallée des Dames et des villas de la *lieta brigata* ³²². De la même façon, Giovanni di Pagolo voit les épidémies de peste à travers les yeux de Boccace. Lorsqu'il propose à ses descendants des recettes pour lutter contre la maladie, il commence son discours en ces termes : « Negli anni di Cristo 1348 fu nella città di Firenze una grande mortalità di persone umane le quali morivano di male pestilenziale ; e molti gran fatti se n'ode dire dalle persone antiche et assai se ne truova iscritti ; e fra gli altri ne scrive assai copiosamente messer Giovanni Boccacci in un libro che fece di cento novelle, ed è nel prencipio del libro » ³²³. Selon le même esprit, mais avec des intentions nettement plus rhétoriques, Giovanni Cavalcanti cite une phrase de l'introduction du *Décameron* pour évoquer un grand massacre lors d'une bataille opposant Florentins et Milanais sous les murs de Brescia : « I nostri in sulla piazza dei Predicatori insieme si stringevano, e francamente si rivolgevano loro addosso, e francamente facevano grandissime e mortali zuffe. Tale vi era di quelli che avevano desinato con i suoi, che la sera mangiava in inferno con gli altri » ³²⁴.

Pour s'expliquer une si parfaite adhésion des milieux marchands florentins et toscans au chef-d'œuvre de Boccace, il faut admettre avec V. Branca que le *Décameron* est une épopée marchande. A lire les aventures de Landolfo Rufolo, de Salabaetto ou d'Andreuccio, les *mercatores* revivent leurs aventures et leurs propres expériences. Ils relèvent avec intérêt dans telle ou telle nouvelle des indications précises sur le fonctionnement des douanes étrangères ou sur les quartiers des grands ports ³²⁵. Ils comprennent les frères de Lisabetta, qui obéissent aux

règles de la *ragion di mercatura* plus qu'à leurs affections familiales ³²⁶. En un mot, ils revivent avec nostalgie la grande époque de l'expansion économique des 13^e et 14^e siècles. Mieux, ils retrouvent dans le *Décameron* leurs conceptions de la civilisation communale et bourgeoise et leur idéal de *civilitas* et d'*urbanitas* ³²⁷. En même temps, ils n'admirent pas moins certaines évocations de cet univers féodal qui est mort en Italie dès la fin du 13^e siècle sous les coups du monde bourgeois, mais qui ne cesse pas pour cela de les attirer ³²⁸.

Dans la lettre — déjà citée — qu'il adresse à Giovanni Acciaiuoli, Francesco Buondelmonti réclame tout à la fois son exemplaire du *Décameron* et la *Chronique* de Giovanni Villani. Cette dernière œuvre fait souvent partie des bibliothèques d'hommes d'affaires florentins ³²⁹. Ceux-ci ne peuvent manquer d'être sensibles à l'œuvre de l'un de leurs confrères. Tout comme Boccace, ils lui vouent une grande admiration. Ils participent à sa diffusion. Ils donnent de nombreuses preuves de ce qu'ils la lisent et l'apprécient. En 1428, Doffo degli Spini prête à l'un de ses parents la *Cronica* ainsi qu'un... tonneau de bon vin rouge : « Richordanza che insino a dì 16 d'ottobre 1428 prestai a Giovanni di... degli Spini una botte di vermiglio buono. E più gli prestai la mia Cronicha di Giovanni Villani a due volumi » ³³⁰. Mieux : Bonaccorso Pitti, dont on sait qu'il n'a pas tendance à s'attarder en citations et considérations littéraires ³³¹, trouve le temps de noter dans ses *ricordi* en parlant de Courtray : « Senza ristare n'andamo a Coltrai ch'era grossa terra come Prato, e quella si prese e rubossi e arsesi per vendetta di gran tempo adietro d'una battaglia che i Fiamminghi vinsono a' Francieschi ivi presso a Coltrai, come ne fanno menzione le croniche di Filippo [sic] Villani » ³³².

Non moins intéressant et résultant sans doute d'un même état d'esprit est l'accueil que firent les *mercatores* de la cité du florin au *Governo della Famiglia* de Leon Battista Alberti. Bien que le fait échappe de quelques années à notre époque, il est trop significatif de l'extension de la culture des marchands florentins pour que nous puissions le passer sous silence. Nous l'avons dit : Giovanni Rucellai a réellement assimilé les préceptes et les maximes de la *Famiglia* ³³³. Dans sa récente édition du *Traité* d'Alberti, C. Grayson écrit que « le nombre supérieur des manuscrits du troisième livre, de même que la grande quantité des manuscrits du *Governo* en général s'expliquent... par le fait que le sujet et le ton réaliste de l'œuvre ne pouvaient pas ne pas plaire aux bourgeois florentins de la deuxième moitié du 15^e siècle » ³³⁴. En effet, le manuscrit *Capponi* *Vicenzo* 126 (*striscia* 170), qui ne contient que le troisième livre de la *Famiglia*, est achevé en 1444. Il appartient à

un Bernardo di Benedetto degli Alberti « civis et mercator florentinus » ³³⁵. De même, les manuscrits *Riccardiano* 2975 ^{bis} ³³⁶, *Riccardiano* 2556 (qui appartient à Antonio Soldani) ³³⁷, *Magliabechiano* XXI, 134 (qui contient aussi une partie de la *Vita Civile* de Palmieri) ³³⁸ et *Magliabechiano* XXI, 90 (de la main de Giovanni di Matteo Strozzi) ³³⁹ témoignent tous de l'intérêt porté par les hommes d'affaires à la culture en général et à l'humanisme en particulier.

Le dernier manuscrit que nous venons de citer, daté de 1482, contient le *Governo*, le troisième livre de l'*Éthique* d'Aristote, les traités sur l'amitié de Mariotto Davanzati et Benedetto d'Arezzo, ainsi que des *Decti e sententie sopra l'amicitia di più savi philosophi*. Il montre à quelle profondeur parvint la culture des marchands du troisième tiers du Quattrocento et laisse entendre quel souci de *socialitas* anime cette culture.

Or une lettre inédite de Nofri di messer Palla Strozzi nous paraît être aussi un éclatant témoignage du point de perfection qu'atteignit dès les années 1430 le savoir de certains marchands florentins, et de son engagement « civil ». La langue en est très châtiée, l'expression est aisée et animée, le sujet et les idées ne sont pas dépourvus d'intérêt. On se prend à songer — toutes proportions gardées — à certaines épîtres latines de Poggio Bracciolini ³⁴⁰.

« Venendo costà il nostro prudentissimo oratore messer Suitella Davanzati, sappiendo io che sempre ài disiderato, ovunque egli sia, di lui sentire istoriette, come di persona da tte amata per le sue eccellentissime virtù e operationi, non posso fare di meno che rompere e spezzare ogni concepto e proponimento et di lui scriverti quello che sempre desiderasti et che s'usa *ab antico* fare per lo nostro onorato Comune, acciò che quelli che ànno a succedere nella sua dignità e honori possino di questi sua exempli pigliar quel fructo che partoriscono le sua magnifiche opere.

Giunse qui sono ij [di] del presente e, per cagione ch'a volerti raccontare e' molti e savi ragionamenti avuti con lui sopra le pratiche tenute a Vinegia bisognerebbe troppa lunghezza dire, le lascerò per ora passare, tornando a una sua laudevole operatione da essere lodata e ricordata... Giunto quivi [a Francolino] el nostro messer, parendogli dovere troppo soprastare all' aspetto de' cavaglii, rifiutando ciascuna carretta, si mosse come gagliardo a piè, per più honore di Comune et insieme con tutti sua donzelli. La detta strada, per tuo avviso, corre di viandanti e ciascuno va di diverse parti et essendo costui sì onoramente in camino, e per le non bene sanate piaghe antiche, al terzo della via avene a chasa d'uno villano, el quale sappiendo ch'egli era imbasciadore de' Fiorentini

e ancora piacendogli la sua maniera, gli fecie grandissimo onore et disiderando di fargliele a compimento, veggendolo così a piè, gli profferse una sua cavalla che teneva per suo adoperare, la qual non fu prima profferta che acceptata ; e montato vi fu alla compaignonesca, con la sua brighatella d'intorno pervenne alle porte e quivi smontato a piè per insino a l'albergho si condusse.

Ora, secondo che m'è stato porto, e' non è cuore di pietra che non fussi adolcito, avendo udito e' ramarichi che per lui si facevano, in forma tale che gli fu di nicistà entrare nel lecto. Essendomi simil caso raportato, quanto mi dispiacessi non tel dico. Riavutosi alquanto, fui da lui e con esso ebbi tutt'i sopradetti ragionamenti, racontandomi tutte le sopradette cose e com'egli era uso a bosco e a riviera. La detta cavalla, quant'ella fussi magra e [perché] non è mestiero racontartelo, perchè [in confronto] a quella la morte nella facciata di sancta Maria ti parebbe che gocciolasse di lardo.

Conchiudendo, abbi Matteo che, se costui non si fussi uso da piccolo a cavalcare cavaglii a bardosso d'ogni facta, io non veggo modo che non si fussi fesso per ischiena, per la magrezza e rigidezza del trotto suo » ³⁴¹.

Dans une lettre du 19 juillet 1395, Francesco Datini reproche à l'un de ses employés d'avoir accepté un cadeau d'un client. Il lui écrit « Richordoti che i buoni antichi romani quando erano presentati, rimandavano il presente indietro » ³⁴². Le mythe des vertus romaines est vif chez les intellectuels médiévaux, de Dante à Pétrarque. Il pénètre la *mens mercatoris* vers 1400. Le fait n'a rien d'étrange, si l'on songe que Francesco da Prato et un grand nombre de ses confrères connaissent certaines des œuvres de Sénèque, Aristote, Tite-Live, Boèce, Salluste, Virgile, Lucain et Ovide ³⁴³. Plus largement, on ne peut s'étonner que les hommes d'affaires florentins apprécient une culture rationaliste et mercantile, comme la culture latine. Tel passage du *De officiis* par exemple — que les marchands étudient à l'école —, où Cicéron fait l'éloge des grands trafics, ne peut pas ne pas satisfaire les humanistes et les *mercatores* ³⁴⁴. Mais la plupart de ces derniers n'accèdent pas directement à la culture latine. Ils lisent des traductions — *volgarizzamenti* — et des florilèges qui obtinrent un large succès au 14^e et au 15^e siècle.

Cependant certains hommes d'affaires florentins — une élite restreinte sans nul doute — lisent les auteurs classiques dans le texte. En particulier, une sorte de cercle de marchands érudits semble s'être formé vers les années 1430 autour de Matteo Strozzi ³⁴⁵.

Une série de lettres inédites permet de décrire avec précision la culture latine — non négligeable à vrai dire — de Matteo et de ses amis.

Ainsi Giuliano Davanzati, docteur en droit, manifeste son désir de lui emprunter les *Philippiques* et les *Commentaires* de Servius :

« Cum sepe apud te librorum ingentem copiam adesse intellexerim, profecto minime sum nescius, quin Servium et Ciceronis Philippicas habeas. Quocirca te instantissime oro hosce paululum... mi accomodes. Et per G. Baptista mitteto » ³⁴⁶.

« Pluribus iam exactis diebus tuas accepi litteras, quibus ego quanto amore mihi afficeris magis magisque cognovi. Persuadebant plurimum ille te divinas Ciceronis orationes Philippicas diu noctesque lectitare. Quam rem et ipse aveo. Quapropter hosce libros quos abs te petivi nuper suscipere moror » ³⁴⁷.

Nofri di messer Palla Strozzi demande pour un ami au même Matteo un dialogue humaniste (de Bruni sans doute) :

« Avendo da mme sentito come tu ài el dialogho di messer L., disiderando egli sommamente di averne copia, piglia per la sua lettera in te ferma sicurtà di richiedertene et oltracciò à voluto che tti scriva questi parecchi versi in pregharti che llo mandi. Sapiend'io quanto volentieri in qualunque cosa tu disideri di compiacere agli huomini virtuosi e buoni, non mi distendo in altre preghiere » ³⁴⁸.

Un autre ami de Matteo Strozzi lui adresse la *Rhétorique* d'Aristote dans la traduction de Filelfo :

« Librum rhetoricorum Aristotelis traductum per eloquentissimum ac utriusque lingue peritissimum iuvenem Franciscum Philelphum ad te mittere institui, non quod eum ipse legerim, non enim id tempus patiebatur, sed quod deinceps, ut arbitror, ad eum legendum tempus non erit mihi neque idoneum neque expeditum, et hoc non solum propter onera publica, quamquam id maximum est, neque etiam propter privata atque domestica negotia accidere videtur. Alias, si Deus voluerit, eum legemus » ³⁴⁹.

Enfin, Bernardo Belfredegli lui parle depuis Raguse de son exemplaire de l'*Ars vetus* de Cicéron :

« Anche non son certo se tu avesti il tuo libro dell'Arte vecchia di Tulio, se non l'avesti, facci d'avello » ³⁵⁰.

Certaines des lettres que nous venons de citer sont écrites en latin, les autres en florentin. Or les hommes d'affaires qui écrivent en « vulgaire » à Matteo Strozzi s'en excusent régulièrement. Ils éprouvent comme de la honte à la pensée de leur culture insuffisante.

L'un se justifie en mauvais latin :

« Latine scribis et arbitraris me responsurum et scis me esse ineptum. Certe non faciam. Nolo arrideas ineptitudinem meam. Fecisti ? Satis est. Scrive ut lubet. More solito agam » ³⁵¹.

L'autre se défend en florentin :

« Aresti avuto più charo ti scrivessi in latino, pigliane seusa che in barcha nulla pote' mai fare se non pensare al pericolo » ³⁵².

Plus encore que ces billets — déjà très significatifs — certaines lettres latines échangées avec Matteo Strozzi par un certain nombre de marchands florentins apparaissent tout à fait exceptionnelles et dignes d'être citées *in extenso*. Elles témoignent d'une grande pratique du latin, d'une bonne connaissance des auteurs classiques et en outre d'un Humanisme profond et sincère.

« Nicholaus Luna Matheo Strozac. S.

Si vales, bene est. Valeo ! Si studia tua que apud te semper vigerunt servas, et probo et gaudeo. Sed profecto miror cum Leonardus Dathus tecum una, ut ait, noctes diesque ocium ducat [cur] de eo nichil mihi compertum feceris, precipue quod, quibus locis teneretur, ignorabam. Quam ob rem ad eum litteras meas mitto, cui haud tibi molestum sit diligentissime eas tradere. Valemus ut possumus, nam Tita tertia laborat. Quarum, ut fertur atque intuimur, maxima hic sedulo copia est. Tu autem si vales rscribe... » ³⁵³.

« Nicholaus Luna Matteo Strozze S.

Etsi vehementer admiraris, Mathee frater, me longe alienum duxisse, quod de Leonardi familiarissimi eventu ex te quondam nulla sentirem, recte factum putes velim, nam etsi hoc in medium conferre volumus quis infitiabit circa amicissimos amicum, ut aiunt, sollicitum esse debere ? Quis etiam amicorum curam suscipiendam esse neget ? Quodsi hoc profecto amicorum officium est, te summopere culpandum existimo. Nam cum noveris me Leonardo humanitate et virtute esse conjunctum, quod optima amicitia est, et una dies noctesque non solum venari, piscari, verum etiam plurimum lectitare, et amicitiam nostram qualis sit cum noscas, potuistine silentio preterire quin valetudinem suam mihi compertam redderes ? Sed velim certe scias, cum civitate nostra discessi, iterum atque iterum Leonardum familiarem nostrum percontatus sum quid consilii caperet quidve sibi faciendum foret, ipse vero sepe respondens ait in presentia re haud velle discedere. Quam ob rem discessi et ex eo de recto numquam litteras habui aut quibus regionibus teneretur penitus ignarus fui. Quod etiam ne me accuses velim circa amicorum officia nequaquam esse sollicitum. Sed hanc rem recognoscas velim (et aude negare !), et te amici officium non servasse oblivioni tradam. Sed de his satis ! Nunc ad studia tua redeo que tibi semper in onore fuerunt : quod mihi gratissimum est, nam sunt haec studia longe perutilia atque jucunda. De quibus tibi viro peritissimo dicere non libet, cum ex te omnia noscas, tum quidem tibi de his alias scripsi-

mus. Sed elegisti profecto, mi Matee, ex bonis meliora, cum Ciceronis opera sedulo lectiteris, quapropter profecto vellem hujusmodi studiis participem esse posse. Nam me felicem beatumque existimarem precipue cum apud Jannosium longe ex aliis disertissimum vitam atque ocium meum ducerem. Vale felix ! » ³⁵⁴.

La langue et le style de ces deux lettres de Niccolò della Luna à Matteo Strozzi sont nettement cicéroniens ³⁵⁵ et fidèles le plus souvent au bon usage. Cependant certains solécismes — qui choquent d'autant plus que la syntaxe est généralement correcte — déparent les épîtres ³⁵⁶. Niccolò della Luna se montre capable d'élégance et de vigueur lorsqu'il écrit des phrases courtes, mais il s'embarrasse dans les longues périodes. Ses confrères ne rencontrent-ils pas d'ailleurs les mêmes difficultés lorsqu'ils s'expriment en « vulgaire ³⁵⁷ » ? Au demeurant, notre homme est encore un néophyte. Il marque une fâcheuse tendance à retomber dans les mêmes formules et les mêmes *topoi*.

Cependant ses deux lettres apportent un témoignage très intéressant sur l'humanisme marchand. Matteo Strozzi et ses amis appliquent avec une certaine naïveté mais une grande sincérité les idées des traités célèbres à leurs problèmes quotidiens et personnels. La pensée des anciens n'est pas pour eux lettre morte ni pur modèle de style. Le triptyque *litterae amicitia virtus* inspire vraiment leur conduite et leur mode de vie. Niccolò fonde l'amitié sur un même goût pour l'étude des lettres ³⁵⁸. Il affirme sa foi dans la valeur de l'*humanitas* liée à la vertu ³⁵⁹. Mieux, il donne la priorité à la première sur la seconde et la juge comme la base de l'amitié. Son idée semble caractéristique d'une foi nouvelle dans l'homme ³⁶⁰.

« Dominicus Martellus Mattheo Strozze s.

Delate sunt ad me proximis kalendis et suaves mihi et mirum in modum iucunde littere tue, quibus veterem illam humanitatis et modestie tue observantiam in amicos ostendis et in me liberalitatem et beneficentiam non vulgarem aut mediocrem ; quibus rebus ago tibi gratias. Et ut ad tuas epistulas me convertam accepi, ut dicis, hanc vestram rem publicam ita sanctam esse et huiusmodi innovatione firmatam ut ad modum de ea optime sperandum sit. Que res quantum mihi letitie attulerit, quantumque iocunditatis in pectore meo constricterit, tu ipse iudica. Et eo maxime cum sentiam omnes illos quibus totius nostre reipublice summa a publico commissa est, in primis animadvertere ne cuiusquam invidie voluptati temere adsentiant, ne liberum suum animum aut ingenium alieno furore seu iracundia seu vindicta quo inquinent, sed omni cum vigilantia eniti ut durent fortissimis animis, ut omnium rationes ac civium causas equabilitate servata eque circum-

spiciant, et unicuique quod suum est contribuant et pro iustitia tueantur. Quam ob rem facile iam video nihil vobis deesse ad romane discipline imitationem. Et ea re confido plurimum, ut iubere volunt littere tue, in distribuendis publicis muneribus summa cum equitate versatos esse, qui rerum publicarum administrationi preerant. Reliquum est igitur ut vos qui litterarum studio prodi et publicarum exercitatione experti et quibus totius, ut ita dixerim, navis regimen ipso iure concessum est, ut hanc curam totis viribus et indissolubili amplexu prosequamini. Ex Bononia ubi me macero pro consumatione huius civilis studii et longi et laboriosi, in qua re si quidquam perfecero in te solum et unum spero » ³⁶¹.

Cette épître de Domenico Martelli ne diffère pas beaucoup par le style des deux lettres de Niccolò della Luna. Toutes ressortissent à une même *copia dicendi*. Cependant la langue en est plus assurée. On n'y relève aucun solécisme. Comme dans une lettre de Biagio Guasconi ³⁶² — trop longue pour être citée ici — il faut noter en particulier l'usage constant des doublets et une perpétuelle recherche des symétries ³⁶³. La phrase a une allure nettement cicéronienne. Images et cadres de pensée proviennent aussi de Cicéron. Ainsi la distinction entre *boni cives* et *improbi* et la notion de *factio* sont déjà dans les *Caulinaires* ³⁶⁴.

Cicéronienne est encore la pensée, qui fonde un humanisme « civil ». Rome est regardée par nos hommes d'affaires comme le modèle idéal de la *res publica* et de l'esprit civique ³⁶⁵. Les devoirs (*officia*) du *bonus civis* doivent leur origine au portrait de l'homme d'État par Cicéron : assez courageux pour s'opposer aux éléments subversifs fût-ce au péril de sa vie ³⁶⁶, intègre ³⁶⁷, libre de toute injustice partisane, de toute ambition personnelle, dépourvu d'esprit de vengeance et de colère ³⁶⁸, en un mot, juste ³⁶⁹.

De même, l'idée que le meilleur gouvernement est celui des optimates — qui agréa parfaitement à nos marchands et tout particulièrement après les dernières mesures de resserrement des bourses, auxquelles Domenico fait allusion ³⁷⁰ — cette idée se retrouve constamment dans les traités politiques de Cicéron ³⁷¹. Plus originale cependant est la définition des optimates comme *litterarum studio prodi et rem publicam exercitatione experti*, qui vise à réunir dans le gouvernement les humanistes et les marchands politiques ³⁷². N'est-ce pas là un clair exemple de cette collaboration entre nouveaux intellectuels et hommes d'affaires, sur laquelle nous avons déjà insisté et qui se trouve ainsi démontrée par un document indiscutable ³⁷³ ?

La culture telle que la conçoivent Matteo Strozzi et ses amis est en quelque sorte une culture en acte. L'étude des auteurs, et des classiques

en particulier, « humanise » l'individu. Elle lui enseigne à développer ses dons naturels, lui apprend les vertus de l'effort et la force de la raison, elle lui révèle les joies de la vie en société (*amicitia et civitas*).

Plus naïvement, certains moralistes marchands — Paolo da Certaldo, Morelli — traduisent dans leurs livres la conscience qu'ils ont de la culture comme « ammaestramento », c'est-à-dire comme formation morale au sens plein du terme. Reprenant les *Cinque chiavi* ³⁷⁴, Paolo écrit : « Souviens-toi de lire de nombreux livres, tu apprendras beaucoup de choses ; et, une fois que tu les auras apprises, retiens-les et mets-les réellement en pratique, les bonnes veux-je dire » ³⁷⁵. Notre homme semble encore craindre que les livres ne recèlent de mauvais conseils. Au contraire, Morelli, après avoir cité un vers d'Ovide qu'il attribue par erreur aux *Notabilia* d'Ésope ³⁷⁶, s'exclame : « Dans l'étude vous trouverez des enseignements semblables et encore plus valables. Aussi, par Dieu, ne cessez jamais d'étudier, mais continuez jusqu'à la fin de votre vie, car vous en retirerez beaucoup de plaisir, beaucoup de profit et d'excellents conseils » ³⁷⁷.

Songeant à acheter des livres, Francesco Datini laisse transparaître une autre vision de la culture, que partagent les hommes d'affaires florentins de son époque. Il considère la culture comme un divertissement, au sens large et restreint du terme ³⁷⁸. *Otium*, mais à la manière de Cicéron, *otium litteratum* et non pas *otiosum* ³⁷⁹, c'est-à-dire abandon temporaire des trafics et repli sur la campagne, qui ne visent pas seulement à fuir les chagrins procurés par le commerce et la politique, mais tendent à rechercher l'homme à travers la lecture ³⁸⁰.

Enfin, lorsqu'il évoque la science de Salutati, ser Lapo Mazzei dit que ser Coluccio entretient avec Cicéron des rapports de familiarité ³⁸¹, qu'il parle avec lui et comme lui. D'où il ressort que, pour nos hommes d'affaires, la culture est encore une science de l'expression, *ars dictaminis*. L'exemple le plus pittoresque de cette conception apparaît dans les *Mémoires* de Bonaccorso Pitti. Celui-ci raconte qu'il fut envoyé en 1396 auprès de Charles VI en compagnie de Vanni Castellani et de Filippo Corsini. Filippo, qui était *doctor*, exposa longuement et gravement en latin les raisons des Florentins. Il ne fut pas compris par le roi. Dans le récit de Pitti, on devine le sourire de gens cultivés qui constatent l'ignorance de leurs interlocuteurs « barbares ». Mais le but d'une ambassade est avant tout de se faire entendre. Aussi Pitti doit-il prendre la parole à la place du docte Filippo Corsini pour exposer en français, clairement et en quelques mots, les intentions de Florence. On voit alors naître un nouveau sourire sur les lèvres de Pitti. Le motif en est

différent. Sur les beautés rhétoriques du latin l'ont finalement emporté les connaissances linguistiques des marchands ³⁸².

Somme toute, la culture des hommes d'affaires est vraiment honorable sous tous ses aspects. La description attentive des bibliothèques marchandes va permettre de l'illustrer.

Nous avons été amené à le dire : les ouvrages de base des « librairies » florentines du début de la Renaissance sont, comme au Moyen Age, des livres scolaires, religieux et populaires. Sur les rayons des bibliothèques marchandes les plus maigres, on relève par exemple, la présence de « iij libri, l'uno di Vangeli in volgare » ³⁸³ ; « xviii quaderna del libro de' santi Padri, in charta di chavretto » ³⁸⁴ ; « più libri in volgare di santi » ³⁸⁵ ; « j libricciuolo della vita di Christo coperto di sciamito » ³⁸⁶ ; « j libricciuolo d'ufficio » ³⁸⁷ ; « j libro di chiesa grande » ³⁸⁸. Cependant, on rencontre aussi des livres ascétiques dans les collections comportant une dizaine de volumes. Ils en constituent souvent un tiers ou la moitié. Au hasard des inventaires, on note : « Uno libro de' sancti padri con tavole, uno libro de' soliloqui di santo Agustino, uno libro della leggenda di Sancto Giusaffà » ³⁸⁹ ; « j libro Bibbia, j libro chiamato Fioretto di Bibbia, j libro in bambagia sopra la Bibbia » ³⁹⁰ ; dans les coffres di messer Guglielmo del Corazza il y a « unum Missale magnum, unum Breviale magnum,... unus liber Evangeliorum..., unus liber Nostre Domine, unus liber legendarum sanctorum » ³⁹¹. Mieux même, la bibliothèque de Filippo Quartucci ne comporte que des livres de religion et deux manuels scolaires. C'est le type d'une *libreria* ³⁹² élémentaire de marchand florentin :

j libro di prediche,
j libro di Nostra Donna,
j libro di Pistole di san Paolo,
j libro di Vangeli,
j saltero,
j Donadello,
j libro di santa Margherita ³⁹³.

Le *Donatus*, le *Saltero* et d'autres livres de classe réapparaissent de façon constante dans les inventaires de biens ayant appartenu à des *mercatores* florentins. Un « Donatello non compiuto » et 5 livres de « grammaire », ce sont là les seuls ouvrages que possède le lainier Bono di Taddeo Bonostrada ³⁹⁴. De même, Jacopo del Rosso n'a qu'un psautier orné de miniatures et une traduction de Salluste ³⁹⁵. Enfin, Andrea di Francesco, l'inger, possède en tout un psautier et un abrégé du *Donatus* ³⁹⁶. On retrouve ces deux ouvrages en compagnie de

quelques autres manuels scolaires dans les bibliothèques marchandes d'importance moyenne. Ainsi de celle du Siennois Giovanni di Pietro di Fece : « Uno salterio in carte pecorine, uno Donato con Cato e verbali, con tavole, uno Doctrinale in carte pecorine, uno paio di regole di grammatica co' verbali, di carte pecorine ³⁸⁷ ». A ces manuels de Giovanni s'ajoutent « più scartabegli di grammatica, uno quaderno da fanciulli ». Mieux, les livres que nous venons de citer demeurent sur les rayons des grandes librairies marchandes. Leur variété est même plus grande que dans les bibliothèques modestes. Parmi les livres d'Antonio Corbinelli, par exemple, il y a un *Papiae vocabularium* ³⁹⁸ et, chez Cosme de Médicis, *Papia, Doctrinale piccolo, Vocabuli del maestro Goro, Prospero e Cato* ³⁹⁹.

La « sous-section » des livres populaires est représentée de façon plus irrégulière dans les coffres et les armoires des marchands. Ce ne sont ni des ouvrages de prix ni des ouvrages prestigieux. Aussi sont-ils peut-être omis par les notaires qui dressent les inventaires. Dans la liste des biens ayant appartenu au lainier florentin Bartolomeo di Lazzaro, on trouve cependant « j libro di favole » ⁴⁰⁰.

Les livres techniques constituent un autre fonds traditionnel des bibliothèques marchandes. Dans le bureau de leur *fondaco*, les hommes d'affaires florentins conservent un ou plusieurs manuels de pratique commerciale. Citons, à titre d'exemple, celui des archives Datini ⁴⁰¹. A côté de ces *pratiche di mercatura*, qui échappent souvent aux inventaires parce qu'elles sont répertoriées dans la masse des *libri e scritture*, on relève la présence de quelques manuels de mathématiques commerciales. Ainsi, dans l'héritage d'Ugo Vecchietti se trouvent « più libretti d'abbacho » ⁴⁰² ; dans la bibliothèque d'Antonio Corbinelli, un *Algorismus* et un *Leonardus arismetricus* ⁴⁰³. Cet ouvrage qui est sans doute le livre de Lionardo Fibonacci, apparaît également chez Palla Strozzi ⁴⁰⁴.

Nombreux aussi sont les marchands toscans qui ont des livres de droit. Le Lucquois Federigo di Matteo Trenta possède trois manuscrits des commentaires du juriste bolonais Bartole aux *Pandectes* (*Digestum vetus, Infortiatum, Digestum novum*) ⁴⁰⁵. Un autre Lucquois a les *Pandectes* « cum lectura Cyni [da Pistoia] » ⁴⁵⁶. Le marchand d'épices florentin Deo di Vanni qui n'a que quelques livres, possède cependant « x libri di leggie » ⁴⁰⁷. Un vieux *Code*, apparaît parmi les manuscrits d'un coffre appartenant à Giovanni di Nardo da Prato ⁴⁰⁸. Entre tous les livres mis en vente par la compagnie d'Orsanmichele à la fin du Trecento il faut encore relever : « j statuta al modo antichissimo, j digiesto vecchio al modo vecchio, j Codicho al modo vecchio, j paio di Dechretali

al modo vecchio, j libro che chiama Apostolini in Dechretali, j libro che si dicie lettura sopra i Dechretali »⁴⁰⁹. On objectera que ces ouvrages ont peut-être été saisis dans des bibliothèques d'hommes de loi florentins. Il n'en va pas de même du *Code* et du *Digeste* dont Paolo de' Sasseti hérite, qu'il prête d'abord puis qu'il vend à deux de ses confrères : « Richordanza ch'Alessandra Araghonese da Pisa mi lasciò più tempo fa due libri di leggie, cioè un Codicho e Dixesto vecchio. Gli prestei a que' ch'apresso diremo : Lionardo di messer Giovanni degli Strozzi il Codicho, messer Niccholò Lapi il Disesto vecchio. Vollene dare Lionardo, del Chodicho, fior. xxv d'oro. Vollene dare messer Niccholò, del Disesto, fior. xij d'oro. Venderonsi i detti libri, cioè : a messer Niccholò Lapi il Disesto fior. xviii d'oro ; a messer Lionardo di Francesco Istrozi il Codicho, fior. xxvij d'oro »⁴¹⁰. Paolo de' Sasseti réussit à vendre ses manuscrits à un prix plus élevé que celui qu'on lui offre. Même lorsqu'il s'agit de livres l'esprit de lucre ne perd pas ses droits.

Les livres de médecine complètent la liste des ouvrages techniques possédés par les hommes d'affaires. Sont-ils soucieux de leur santé, ou bien n'ont-ils pas confiance dans les médecins et prétendent-ils se soigner eux-mêmes, le fait est que les marchands possèdent force traités de médecine. Parmi les livres dont hérite la compagnie d'Orsanmichele et qu'elle vend aux libraires florentins, on trouve : « j libretto nero in medicina, s. x ; j libro in medicina verde, lb. iij, s. v ; j libro in medicina con laccio nero, s. x ; j libro in medicina schoperto, mal leghato, s. x ; j stratto di medicina in bambagia, s. v. »⁴¹¹. Certains marchands ont leurs livres de médecine personnels. Ainsi Deo di Vanni possède « j libro rosso di filosofia e medicina »⁴¹² et Giovanni Sercambi a, pour sa part, un traité de médecine ainsi qu'un traité de botanique⁴¹³.

Dans les cabinets des marchands cultivés, on trouve un nombre élevé d'ouvrages littéraires en vulgaire. Des « Tre Corone », Dante est, nous allons le voir, le plus régulièrement représenté dans les catalogues des librairies marchandes. Cette constatation renforce nos conclusions concernant la culture des *mercatores*⁴¹⁴.

La *Divine Comédie* apparaît même dans les bibliothèques les plus pauvres. Ainsi Filippo Fagni n'a que trois livres, dont un « Dante in carte di bambagia »⁴¹⁵. De même Lionardo di Neri di ser Benedetto possède en tout cinq manuscrits : quatre « libri da leggiere » et un « Dante chiosato »⁴¹⁶. Francesco di ser Guglielmo Corazza, possesseur d'une dizaine de livres, a sur ses rayons la *Divine Comédie* et plusieurs exemplaires des commentaires au chef-d'œuvre de Dante : « una chiosa Dantis super Paradiso, due alie chiose super Inferno et Pur-

gatorio, unus liber Dantis ligatus rubro »⁴¹⁷. Enfin, dans le *Memoriale* de Paolo Sassetti, on trouve parmi les « cose di casa » « j libro di Dante compiuto con coverte d'asse rosse »⁴¹⁸. Aussi bien l'œuvre de Dante ne fait-elle pas défaut dans les grandes librairies marchandes. Cosme de Médicis a des « chiose sopra Dante », une « canzone di Dante in bambagia » et une « Vita di Dante »⁴¹⁹. Palla Strozzi a « dua Danti »⁴²⁰. En fait la diffusion de la *Divine Comédie* s'étend à toute la Toscane. Ainsi le Lucquois Federigo di Matteo Trenta a deux manuscrits de Dante⁴²¹ et son compatriote ser Francesco di ser Accetanti possède une *Divine Comédie* et deux manuscrits d'« Expositiones Dantis »⁴²². Enfin, Giovanni di Pietro di Fece, siennois, a les trois *Cantiche*, dont l'*Enfer* et le *Paradis* chacun en deux exemplaires⁴²³.

Le *Décaméron* est moins régulièrement répandu dans les bibliothèques d'hommes d'affaires. On ne le trouve dans aucune des librairies les plus modestes que nous avons décrites d'après les registres de la Magistrature des Pupilles pour les années 1378-1390. Nous avons vu cependant que le *Cento Novelle* fait fréquemment l'objet de prêts et de ventes de la part des marchands florentins⁴²⁴. Pour sa part, le *mercator* lucquois Federigo Trenta a un « Libro delle Ciento Novelle »⁴²⁵. En outre, le *Décaméron* est présent dans les armoires de toutes les grandes librairies marchandes. Le silence gêné de Pétrarque à propos du chef-d'œuvre de Boccace ne semble pas avoir impressionné les marchands érudits⁴²⁶. Cosme de Médicis et Palla Strozzi, par exemple, ont chacun un exemplaire du « Centonovelle di messer G[iovanni] B[occacci] »⁴²⁷.

Certaines autres œuvres en vulgaire de Boccace apparaissent dans l'inventaire d'un libraire florentin. Ce sont deux *Teseida*, un *Filostrato*⁴²⁸. Pareillement, Giovanni Fece a « uno libro del Teseo e Philostrato nuovo, in carta di bambagia, con tavole »⁴²⁹ et Federigo Trenta possède « un Tezeo e un Tezeo con più sonetti »⁴³⁰. Parmi les livres de Bardo de' Bardi, on rencontre le *Filostrato*⁴³¹, parmi ceux de Francesco d'Andrea Castelli, l'*Amorosa Visione*⁴³², parmi ceux de Benedetto Alberti, la *Fiammetta*⁴³³. En outre, Cosme de Médicis a le *Corbaccio*, la *Teseida*, la *Fiammetta* « e più altre opere [del Boccaccio] in bambagia »⁴³⁴. Ces constatations renforcent nos remarques sur le succès obtenu par les œuvres mineures de Boccace dans le monde marchand⁴³⁵.

Les œuvres latines de l'écrivain florentin, n'apparaissent que dans les cabinets (*scrittoi*)⁴³⁶ des marchands érudits. Ce sont en général des manuscrits de prix, luxueusement reliés. Ainsi le soyeux lucquois Giovanni Guinigi, qui n'a que des livres en latin, possède un « liber Genologie Boccacij, in membranis, cum cubertis ligneis, corio virido foderatis »⁴³⁷, et son frère Paolo, tyran de Lucques, a un « liber Iohannis

Bocchaccij De fluminibus et montibus cum cubertis ligneis corio albo foderatis, in parvo volumine et in membranis »⁴³⁸. Enfin Palla Strozzi a sur les rayons de son cabinet le *De mulieribus claris*, le *De genealogis* et une « Tabula super genealogie Iohannis Boccaccii »⁴³⁹.

Pétrarque, enfin, dont nous n'avons pas parlé à propos de la culture des *mercatores*, car il ne semble pas s'être intégré au fonds des connaissances marchandes⁴⁴⁰, Pétrarque donc, n'est représenté que dans les grandes librairies : chez Giovanni Guinigi (*De remediis utriusque fortunae*)⁴⁴¹, chez le notaire lucquois ser Francesco Accetanti (*Canzoniere et Trionfi*)⁴⁴², chez l'humaniste marchand Antonio Corbinelli (*De vita solitaria*)⁴⁴³ et chez Cosme de Médicis (*Canzoniere*)⁴⁴⁴. Il faut le noter : Pétrarque obtient au moins autant de succès auprès des *mercatores* toscans comme érudit que comme poète.

Très fréquentes au contraire sont les chroniques « vulgaires » dans les inventaires de coffres marchands. Dans les fonds de livres les plus maigres, on trouve une « Cronicha »⁴⁴⁵ et un « libro Cronicha in bambagia »⁴⁴⁶. De même, les marchands les plus cultivés apprécient la *Chronique* de Villani. On la rencontre, par exemple, dans la section des livres « vulgaires » appartenant à Palla Strozzi⁴⁴⁷.

Ensuite vient dans les catalogues la vaste section des traductions d'ouvrages latins. Elle est très largement représentée même dans les bibliothèques les plus modestes. Jacopo del Rosso, lainier florentin, a un Salluste⁴⁴⁸, Francesco del Corazza, un Ovide⁴⁴⁹ et Ugo Vecchietti, un Boèce, un Quintilien, le *De natura deorum* de Cicéron ainsi que les *Catilinaires*⁴⁵⁰. Boèce, Cicéron, Ovide, Salluste sont les auteurs de base des fonds de livres *volgarizzati*. On peut ajouter, au gré des documents, Valère Maxime, Tite Live et Virgile⁴⁵¹, Aristote (*De coelo et mundi*) et quelques autres œuvres de Cicéron : *De amicitia*, *De senectute* et *Pro Marcellus*⁴⁵². Dans le magasin d'un libraire florentin mort en 1421 on trouve encore quatre manuscrits d'Horace, la *Topique* d'Aristote, un Homère (sans doute un résumé de l'*Iliade*) un Ésope, un Boèce et un Stace⁴⁵³.

Parmi les livres vendus en 1366-1367 par la compagnie d'Orsanmichele, on relève la présence d'un « libro in francescho in versi » et d'un « libro in franciescho chiamato Romanzo della Rosa »⁴⁵⁴. Deo di Vanni, marchand d'épices florentin, possède aussi « j libro n francescho »⁴⁵⁵. Mais ce sont les Lucquois qui, pour des raisons déjà évoquées⁴⁵⁶, lisent et achètent le plus grand nombre de livres en français. Ainsi Federigo Trenta a le *Trésor* de Brunetto Latini et un *Manuel de péchés*⁴⁵⁷, cependant que ser Francesco Accetanti ne possède pas moins de huit manuscrits en français, dont le *De*

regimine principum d'Egidio Colonna, le *De terra Sante Yerusalem* et le *De gestis Alexandris* ⁴⁵⁸.

Avec ce fonds des livres français, qui atteste les connaissances linguistiques des hommes d'affaires toscans ⁴⁵⁹, s'achèvent d'ordinaire les bibliothèques marchandes d'importance moyenne. Deux exemples caractéristiques de ces librairies nous sont fournis par les inventaires inédits des livres ayant appartenu au Florentin Ugo Vecchietti et au Lucquois Giovanni Sercambi ⁴⁶⁰. Le premier possède quatorze livres :

- j libro Bibbia,
- j libro della vita e costumi di filosafi,
- j libro chiamato Fiore di parlare,
- j libro di Boetio in volgare in bambagia,
- j libro chiamato Fioretti di Bibbia,
- j libro in bambagia sopra dettare,
- j libro Quintiliano in carta di pecora,
- j libro in volgare in bambagia,
- j Salustio Catellinare in volgare,
- j libro di Cronicha in bambagia,
- j libro in bambagia di Pistole,
- j libro in bambagia Della natura [deorum] di Tulio,
- j libro in bambagia sopra la Bibbia,
- j libro in bambagia sopra la Bibbia, più libretti d'abbacho ⁴⁶¹.

Giovanni Sercambi possède vingt livres, sans compter ses œuvres, *Chroniques et Nouvelles* ⁴⁶². Sa bibliothèque est donc plus complète que celle de Vecchietti et la qualité des manuscrits en paraît supérieure.

In sala : uno libricciuolo in vulgari di Sermoni.

In camera : uno libro d'Apollonio di Tiro con coverte verdi,

uno salterio di Salmi con coverte rosse,

una Comedia di Dante esposto colle coverte bianche, cioè il Purgatorio.

In lo scriptoio : uno Boetio in carte di capretto, uno Donato in carte di capretto,

una cassa in che sono libri e scripture sugellate.

In nello scriptoio nella cassa sugellate,

una tragedia di Senecha in carti di bambacia,

uno Deturiale, carta di bambace.

una Comedia di Dante del Paradizo,

uno libro di medicine in carte di capretto,

uno libricciuolo di chiozia con lettera antiqua,

uno libro di Rettoricha Marci Tullii Ciceronis in carte di capretto,

un testo di Dante in carta montonina,
 uno Tezeo in vulgare in carta di bambacia,
 uno libro di lettera anticha in carte di capretto di cose ecclastiche,
 uno libro di Salmi in carti di bambacia,
 uno libro di cose ecclastiche in lettere antiche e carta di capretto,
 uno libro in carti di capretto di cose ecclastiche, vulgare,
 uno libricciuolo parte in carte di capretto e parte di bambacia,
 di coverte verdi,
 uno libriciuolo con coverte verdi, in carte di capretto, tratta di vizi e virtù ⁴⁶³.

On vient de le voir : chez Sercambi comme chez Vecchiotti les livres en latin représentent une infime minorité. Ils sont au contraire la majorité dans les grandes bibliothèques florentines du début du 15^e siècle, telles celles de Cosme de Médicis, Palla Strozzi et Antonio Corbinelli.

La première comporte en 1418 soixante-six manuscrits, dont quelques-uns furent vendus à Cosme soit par les fils de Salutati ⁴⁶⁴, soit par des confrères marchands, tels les *Héroïdes* d'Ovide, achetées à un Buondelmonti ⁴⁶⁵ et un Salluste provenant de la bibliothèque de Piero di Marco Parenti ⁴⁶⁶. Le fonds de la librairie médicéenne est constitué, comme à l'ordinaire, par des ouvrages scolaires ⁴⁶⁷. Puis les livres sont grossièrement répartis en deux sections : latine et vulgaire. Dans le premier groupe, l'auteur de l'inventaire établit encore une distinction entre ouvrages païens et ouvrages chrétiens. Au nombre de ceux-là on rencontre, dans l'ordre du catalogue, Valère Maxime, Salluste, Suétone, Tacite, Quintilien, Virgile, Sénèque, Horace et Ovide. Cicéron est particulièrement bien représenté ⁴⁶⁸. La section des livres chrétiens écrits en latin est beaucoup plus réduite. Elle ne comprend que cinq volumes, dont la *Civitas Dei* de saint Augustin. Intéressante est, par contre, la présence du *De re uxoria* de Barbaro ⁴⁶⁹, seul manuscrit humaniste de la bibliothèque de Cosme. Enfin, la section des livres en vulgaire n'est pas négligeable, sans cependant être très importante. Dante, Pétrarque et Boccace y trouvent une place de choix ⁴⁷⁰. Symbole de la culture géographique des hommes d'affaires florentins, une carte clôt ce catalogue qui semble assez typique d'une bibliothèque de marchand cultivé du début du Quattrocento ⁴⁷¹.

S'il faut en croire un inventaire sommaire de 1431, les rayons du cabinet de Palla Strozzi devaient être beaucoup mieux garnis que ceux de son rival politique. Car, selon ce catalogue, la bibliothèque de Palla ne comptait pas moins de deux cent quatre-vingts titres. Mieux :

on peut supposer avec V. Fanelli qu'elle devait comporter plus de trois cent cinquante manuscrits. En somme, Palla possédait huit fois plus de livres que Cosme. Comme dans la librairie de ce dernier, les livres sont classés dans l'ordre suivant : ouvrages latins classiques, ouvrages latins chrétiens, ouvrages en vulgaire. Mais il s'y ajoute une section de manuscrits grecs, qui fait défaut à la librairie de Cosme. Comme chez celui-ci encore, les manuscrits latins sont la majorité. Les classiques sont parfois représentés par plusieurs exemplaires d'une même œuvre. On ne compte pas moins de vingt-huit manuscrits d'Ovide⁴⁷², vingt et un de Cicéron⁴⁷³ et huit de Virgile⁴⁷⁴. Au contraire, Salluste, déjà bien connu au Moyen Âge, n'est représenté que par quatre volumes. Les œuvres d'Ovide⁴⁷⁵ Horace⁴⁷⁶, et Virgile⁴⁷⁷, entre autres, sont beaucoup plus complètes que dans la bibliothèque médiévale. De même les livres des auteurs chrétiens. Car, d'une part, les ouvrages médiévaux de philosophie et de théologie sont très nombreux dans les armoires de Palla et, d'autre part, la section des livres humanistes est assez complète. Strozzi possède en effet quatre livres de Pétrarque, trois de Boccace, cinq de Bruni et un de Loschi⁴⁷⁸. Enfin, la section des livres grecs semble être, compte tenu de la date de l'inventaire (1431), une nouveauté. Elle ne comprend pas moins de vingt-sept manuscrits. Mais aucun, à dire vrai, n'est exceptionnel. Tous, en fait, se trouvent aisément sur les marchés byzantins.

À croire V. Fanelli, la bibliothèque de Palla comprendrait le fonds grec le plus important que l'on connaisse pour le premier tiers du 15^e siècle. Mais les travaux de R. Blum sur la bibliothèque d'Antonio Corbinelli ont récemment ruiné cette affirmation.

Antonio di Tommaso Corbinelli, qui mourut en 1425 à l'âge de cinquante-cinq ans, resta sa vie durant un homme d'affaires : à son corps défendant, prétendent certains de ses biographes du 15^e et du 20^e siècle⁴⁷⁹. Quoi qu'il en soit, ses trafics ne l'empêchèrent pas d'amasser une énorme quantité de manuscrits : soit 277 livres grecs et latins, dont 77 grecs, selon les estimations prudentes de R. Blum d'après un examen attentif d'un catalogue de la Badia, à qui Antonio légua ses œuvres en 1425. Les ouvrages latins de ce fonds sont tous classiques. Seuls un César, un Pline (*Histoires naturelles*) et un Aulu-Gelle sont dignes d'attention à cause de leur relative rareté au début du Quattrocento (mais Cosme possède un César). Selon R. Blum, trois autres livres sont vraiment exceptionnels : ce sont le *Brutus* d'une part et d'autre part l'*Orator* et les *Verrines*, manuscrits que Cosme possède aussi. Enfin les ouvrages grecs sont aussi des classiques de la culture byzantine. Quelques-uns cependant ne sont pas scolaires,

tels certains dialogues de Platon et les tragédies d'Euripide. D'autres, surtout, sont relativement rares : Xénophon (Palla en a aussi deux exemplaires), Hérodote, Isocrate, etc...

A dire vrai, et sauf nouvelles découvertes, la librairie d'Antonio Corbinelli, et partant sa culture, sont vraiment dignes d'admiration.

Mais peut-on parler encore de bibliothèque et de culture marchandes ? Apparemment, il y a très loin des très modestes fonds de livres que nous avons évoqués d'abord jusqu'aux collections d'un Strozzi, d'un Corbinelli ou même d'un Médicis. Au vrai, ce qui nous frappe davantage, c'est qu'il existe une sorte de continuité entre les ébauches que sont les modestes librairies des *mercatores* florentins et les réussites grandioses que sont celles des marchands humanistes. Car Palla et Cosme lisent et gardent sur leurs rayons — signe qu'ils apprécient — les livres que connaissent et possèdent leurs confrères moins cultivés et moins riches. En quelque sorte, la masse de livres que possèdent un Strozzi, un Médicis et un Corbinelli est le couronnement d'une bibliothèque de marchand et non pas sa négation.

Nous n'avons pas évoqué les livres de Giannozzo Manetti. Plus encore que Corbinelli, Giannozzo s'éloigne des trafics, sans fuir ni mépriser pour autant les hommes d'affaires. Or on sait que sa bibliothèque — la plus importante sans doute de la Première Renaissance — passa au 16^e siècle entre des mains marchandes. Elle fut acquise par les riches et puissants Fugger, pour revenir ensuite en Italie, à la Bibliothèque Vaticane⁴⁸⁰. Étonnant de prime abord, cet itinéraire nous paraît révélateur des relations existant entre humanistes et hommes d'affaires. C'est en quelque sorte le symbole le plus éclatant de cette communauté de sentiments et de pensées qui s'est établie entre nouveaux intellectuels et *mercatores* non seulement à Florence au début du 15^e siècle, mais peut-être en Occident durant le Quattrocento et le Cinquecento.